

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 46

Artikel: L'incoura et sa serveinta
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195842>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

son corset, afin de laisser à l'estomac tout son jeu. Il se trouve, qu'ainsi taillé, le corset donne à la taille une perfection tout à fait imprévue. C'est une révélation. La saillie du ventre est effacée; les hanches, libres, gardent un dessin pur; la gorge ne se produit pas brutalement. C'est un chef-d'œuvre, et l'on place là-dessus une ceinture qui ne plisse d'aucun côté. Au reste, le corsage tout entier s'applique sans défaut sur une taille gracieuse et surtout normale. »

L'incoura et sa serveinta.

Vo sèdès que lè z'incourà n'ont min dè pernettès, po cein que lào z'est dèfeindu d'allà contà fleurette, dè sè marià et d'avai dè la marmaille. Pourquoi? Nion ne vao lo savai ào justo.

Sont don d'obedzi d'avai quoqu'on po lào preparà la medzaille et teni ào proupro pè l'hotò, kà cliià dzeins d'églièze ne sé tsaillont pas d'eimpougni la remèsse, maniysi la patta d'éze, pllioumà lè truffès et fòtemassi déveron lè mermitès; assebin sè tignont dâi serveintès po fèrè tot cé comèrce.

Se poivont pi ein eingadzi dâi dzouvenès et galèzès, cein n'aodrâi onco papi tant mau, kà cein fâ bin dè pe plliési dè vâirè 'na galéza frimousse que n'a villha potta tota refregnia; mà cein lào z'est assebin dèfeindu d'ein preindrè dè cliià que n'ont pas passà cinquanta et n'y a don pas méche, à mein dè fèrè coumeint cé dzouven'incourà que vè vo derè:

L'avai on dzo la vesitè dè Monseigneur l'évêquo et stusse ein eintreint à l'hotò ne fut pas mau ébahi dè vâirè duès dzouvenès lurenès ein fordâi blianc, avoué dâi galèzès frimousses et dâiz acroche-tieu, et qu'éfiont totès accouaitiès après lè mermitès.

« Ah! l'est dînsè! sè peinsè l'évêquo, atteinds tè vâi! » Et quand l'uront medzi la soupa, ye desè à l'incourà:

— Yè on bliamià à vo fèrè, kâ vo z'ai manquâ ai ragllo dè noutrâ religion ein pregneint dein voutra tiura dâi serveintès que n'ont pas cinquante ans et vo z'allâ mè fèrè lo plliési dè lè z'espédiyi ào pe vito se vo ne volliâi pas vo z'attirâ oquiè d'autro!

— Mâ, Monseigneur! crayo que n'é rein à mè reprodzi, et ye sè prâo que no z'est dèfeindu d'avai dâi serveintès pe dzouvenès què cinquante ans!

— Et bin! est-tè cein que vo fédès?

— Mâ, Monseigneur, y'ein è duès dè vingte-cinq, cein ne fâ-tè pas lo compto? C. T.

Buvons-le quand même.

Le vin de 1896 — tout le monde en copvient — est décidément de qualité médiocre.

C'est égal, buvons-le quand même. Nous savons au moins que s'il ne réunit pas les conditions qu'on recherche ordinairement dans les produits de nos coteaux, il en est l'enfant légitime.

Il a du reste le mérite de se vendre à un prix qui fera une heureuse concurrence à ces affreuses et démoralisantes boissons sur lesquelles se rabattent tant de gens lorsque le vin n'est plus à la portée de leur bourse.

Et d'ailleurs, quelle qu'en soit la qualité, n'est-il pas infiniment préférable et plus sain que tous les vins fabriqués ou frelatés qui nous arrivent d'année en année plus nombreux?...

Non, le peuple vaudois ne doit jamais se désaffectionner de ses propres vins. Dans le cas contraire, ce serait une parcelle de solidarité qui s'en irait. En effet, cette solidarité dans la consommation des vins du cru, outre qu'elle a un caractère éminemment patriotique, a encore pour résultat de maintenir une

bienfaisante cohésion entre tous les habitants de la famille vaudoise.

L'usage habituel et raisonnable du vin du pays exerce, quoiqu'on en dise, une sérieuse influence sur ses habitants, sur leur économie physique d'abord, puis, sur leur caractère, leur esprit, la direction de leurs pensées. Et si les mêmes causes produisent les mêmes effets, tous ceux qui se désaltèrent à la même coupe, qui retrempent leurs forces à la même source, doivent avoir une affinité bien plus grande que les transfuges qui s'en vont demander leurs cordiaux aux quatre vents des cieux.

Autrefois, quand nous ne buvions que nos vins, nous montrions une bienveillance universelle, de la cordialité dans l'accueil, une facilité de liaison qu'on rencontre beaucoup moins fréquemment.

On nous répliquera sans doute qu'il y a des Vaudois qui ne boivent que de l'eau et qui sont des modèles d'urbanité et de savoir-vivre. Cela n'infirme en aucune façon notre manière de voir, car il est probable que ces abstinents ont eu un père, un grand-père, un aïeul qui buvait du vin. Les vertus qu'ils ont, ils les doivent à ce phénomène physiologique qu'on appelle atavisme: un héritage lointain de bonnes qualités.

Car il est incontestable que le vin rend bon, généreux, aimant; qu'il délie les langues, enhardit les timides, console les affligés, rapproche les cœurs.

Nos vins ont toutes ces qualités. Et pourtant plusieurs les délaissent. Pour boire quoi? Des liquides de toutes les provenances et surtout de provenances suspectes. La France, la Hongrie, l'Espagne, l'Italie, la Sicile, la Grèce, l'Algérie, l'Amérique, nous envoient des vins blancs et des vins rouges plus ou moins authentiques, plus ou moins réels, plus ou moins sincères.

En général, on se livre sur ces nectars exotiques à toute espèce de travaux, à tous les genres de manipulation.

On les allonge, on les étend, on les mélange, on les dilue, on les colore, on les raffermi, on les remonte et on finit par en tirer un vin qualifié « bonne côte, » agréable à l'œil, mais sans chaleur, sans arôme et sans relief; un vin qui au lieu de faciliter la digestion, s'infiltré sournoisement dans notre estomac, sans procurer à celui qui le boit aucune des jouissances, aucun des bénéfices qu'on pensait pouvoir lui demander.

Et encore, si l'on s'en tenait là. Mais on avale bien d'autres choses.

La consommation de l'eau-de-vie, c'est-à-dire du trois-six coupé d'eau, a augmenté dans des proportions effrayantes. C'est l'ivresse à bas prix, l'abrutissement au rabais. Et ces liqueurs moins banales qu'on décore du nom de cognac, rhum, kirsch, ne sont le plus souvent, dans les qualités ordinaires, que d'affreux coupages à peine déguisés.

Dans une période d'années où le vin fut rare et cher, on vit se produire des liqueurs, des boissons économiques, moitié cidre, moitié tisane, dans lesquelles il entrait des pommes, des raisins secs, des racines, du vinaigre, de l'alcool, de la mélasse, que sais-je? Des boissons à faire dresser les cheveux!

Nous estimons que la question nationale de l'influence d'une bonne récolte de vin sur le bien-être moral et physique des citoyens, est un point qui devrait solliciter l'attention des penseurs.

Victor Borie disait aux Français:

Dis-moi ce que tu bois, je te dirai qui tu es.

Et nous, Vaudois, quand nous aurons repris totalement l'habitude de boire nos vins, quand nous aurons chassé tous les faux prophètes et les marchands d'orviétan, que nous aurons repris notre part au grand soleil du bon Dieu,

nous pourrons répéter avec reconnaissance et comme des enfants gâtés: *Il n'y en a point comme nous!*

Heureuse méprise.

Dans le Bocage normand, aux confins du Mortainais, dans l'une des communes de cet arrondissement dont nos lecteurs nous permettront de taire le nom, l'hiver dernier s'est passée cette véridique histoire.

Dix-neuf ans, blonde, de grands yeux étonnés, un gentil petit nez à la Roxelane menaçant le ciel, une bouche mutine et un menton à fossette, Augustine Bernard était un beau brin de fille.

Jolie, elle le savait bien, et, comme dans la chanson, elle aimait qu'on le lui dise, se complaisant fort aux propos d'amoureux?

Oh! ceux-ci très nombreux, car, outre ses charmes capiteux, Augustine possédait quelques arpents de terre recueillis dans la succession de sa mère.

A la campagne, moins encore qu'à la ville, on n'est insensible à l'argent.

Les demandes succédaient donc aux demandes, mais le papa Bernard faisait la sourde oreille, déclarant à tout venant qu'il n'accorderait la main de sa fille à personne avant ses vingt-et-un ans révolus.

— Elle a bien le temps de se mettre en ménage, avait-il coutume de répéter. Sottise de se marier à son âge... Qu'elle profite donc de ses beaux jours!

Paroles de vieillard, bonnes tout au plus à consoler un laïdron, sans le moindre prétendant, mais de nulle influence sur l'esprit éveillé d'Augustine.

Parmi les plus empressés à lui plaire, Pierre Le Prieur avait su trouver le chemin de son cœur et opérer sur son caractère une complète métamorphose. Forgeron assez habile, probe et honnête, bien découpé, la lèvre rieuse, il avait certes l'étoffe d'un bon mari, mais de fortune point. Or, si, pour Augustine, ce fait paraissait quantité négligeable, par contre, son père pensait tout autrement.

— Jamais je ne donnerai ma fille à un gueux, avait-il dit, quand on lui causa des intentions matrimoniales de Le Prieur.

Et, il défendit à Augustine de parler dorénavant au jeune homme.

Ingrat toujours le rôle de Bartholo, et réservant parfois bien des surprises. Cupidon est un si rude adversaire! Son ingéniosité, rarement en défaut, se rit des obstacles, et le papa Bernard, peu au courant des ruses féminines, croyait encore à l'efficacité de ses menaces, lorsque l'amoureux était déjà dans la place!

Le hasard, ce merveilleux metteur en scène, se chargea de lui dessiller les yeux.

Contre son ordinaire, le mercredi 28 janvier, — nous précisons, — M. Bernard, un peu souffrant, avait envoyé sa fille au marché de Saint-Hilaire-du-Harcouët.

Vers dix heures, le facteur rural apparut à sa porte:

— Une lettre pour mademoiselle Augustine, monsieur Bernard.

— Ah! Elle est absente, mais je la lui remettrai à son retour... Un verre de cidre, facteur, ou une goutte de blanche?

— Un verre de cidre, monsieur Bernard. Il est si bon cette année!

— Oui, et pas une pinte d'eau dans le mien.

Le facteur à peine disparu, sans aucune hésitation, le bonhomme ouvrit l'enveloppe, en retira le papier et lut:

« Chère bien-aimée.

» J'apprends à l'instant que votre père assistera, dimanche soir, au banquet des conseillers municipaux de la commune.

» Si nous profitons de son absence pour nous voir et causer de nos projets de mariage?

» M. Bernard devant aller demain, suivant son habitude, au marché de Saint-Hilaire, vous serez sûrement seule à la maison lors du passage du facteur; par conséquent, nul danger de vous écrire.

» Dimanche, j'arriverai vers sept heures chez vous, et, pour éviter tout fâcheux contre-temps, je frapperai doucement à la vitre la plus proche de la porte d'entrée.

» Quel bonheur, lorsque vous viendrez m'ouvrir!

» Je vous aime de tout mon cœur, et permettez-moi, chère adorée, de vous embrasser sur vos jolis yeux.

» PIERRE LE PRIEUR. »

Les sourcils froncés, l'œil dur, M. Bernard relut une seconde fois la missive.

Nul doute, les jeunes gens se voyaient en cachette.

— Tiens... tiens... tiens... la petite rusée... Je n'aurais jamais cru cela d'elle.

Et, songeant à l'amoureux: